

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES

Karin HISSINK, Albert, HAHN. *Los Tacana. Datos sobre la historia de su civilización, Apoyo Para el Campesino-indígena del Oriente Boliviano*. APCOB, La Paz, 2000 [1984], 236p. (Col. “ Pueblos indígenas de las tierras bajas de Bolivia ” 16).

Depuis une vingtaine d'années, les études ethnologiques et ethnohistoriques des sociétés du piémont amazonien (et plus largement de haute Amazonie) se sont considérablement développées, au point notamment de questionner la pertinence de la division, jusque-là incontestée, entre les aires culturelles amazonienne et andine, et de faire apparaître les groupes de cet “ entre-deux ” géographique comme des “ formules [culturelles] intermédiaires ” (1). Suite à la multiplication des travaux, rares demeurent les ensembles ethnohistoriques de la frange subandine à souffrir d'un manque cruel de données ethnographiques détaillées faisant obstacle à la comparaison et à l'adoption d'une vue générale régionale. Parmi ces quelques exceptions, figure l'ensemble takana, rattaché selon les linguistes aux familles linguistiques arawak ou pano. Totalisant plus de 10 000 personnes, ses représentants actuels – les Tacana, les Esse Ejsa, les Araona, les Cavineños et les Maropa (ou Reyesanos) – occupent les derniers contreforts des Andes boliviennes et les rives du Madre de Dios (Bolivie, Pérou), du Beni et de leurs affluents.

Les sud-américanistes non germanophones se réjouiront donc de l'initiative des éditions APCOB (2) de traduire le second volume de l'important corpus ethnographique recueilli par la regrettée Karin Hissink et par Albert Hahn chez les Tacana au cours de la célèbre expédition allemande Frobénius (1952-1954). Ce nouvel accès à ces riches

(1) Expression empruntée à Antoinette Molinié (2001).

(2) Sous la houlette de Jürgen Riester, les éditions APCOB poursuivent notamment une entreprise de traduction des nombreux travaux en langue allemande consacrés aux groupes des basses terres boliviennes. Vient d'être également publié *Exploraciones y Aventuras en Sudamérica* (La Paz, Bolivia, Apcob (“ Pueblos indígenas de las tierras bajas de Bolivia ” 18), 2001 ([1924]), 428 p.) du fameux ethnologue et archéologue suédois Erland Nordenskiöld cependant que deux autres traductions de ses ouvrages, *La vida de los Indios. El Gran Chaco (Sudamérica)* et *Indios y Blancos*, sont en cours de publication.

matériaux est d'autant plus le bienvenu qu'ils constituent la plus volumineuse et à n'en pas douter la meilleure source d'informations sur une société takana et qu'ils concernent le groupe le plus " piémontais " de cet ensemble. Avec cette traduction, on devrait donc voir les Tacana (à défaut de la famille takana) rapidement constituer une nouvelle pièce à ce passionnant dossier en cours de traitement que sont les études piémontaises. Si les deux ethnologues allemands font toujours autorité dans les études " takanologiques ", ce n'est pas seulement en raison de la quantité du matériel enregistré et du faible nombre d'enquêtes de terrain fouillées évoqué. Leur méthode d'observation présentait en effet plusieurs aspects novateurs : dans les années 1950, les ethnographes amazonistes étaient encore peu nombreux à enquêter pendant plusieurs années, en couple, et à ne pas focaliser leur attention sur un seul groupe local. Notons néanmoins que pour originales et foisonnantes qu'elles soient, les données exposées renvoient à un présent ethnographique d'un demi-siècle et offrent logiquement une image " décalée " de la société tacana, ainsi que le soulignait déjà opportunément l'édition allemande de 1984.

L'ouvrage, abondamment et superbement illustré, se présente comme une monographie classique puisque y sont étudiées " l'économie, la vie sociale, la religion et la conception du monde " (p. 13), la mythologie faisant quant à elle l'objet du premier volume. Sans surprise, le plan proposé répond en écho à l'ambition monographique annoncée dans les titre et sous-titre, les huit chapitres pouvant être regroupés en trois parties (culture matérielle et économie, vie sociale, religion) suivant en cela la présentation stéréotypée de la formule.

Les trois parties fourmillent pareillement de données ethnographiques, les auteurs y faisant montre d'un sens développé du détail. On leur saura gré d'avoir collecté de précieuses informations sur des pratiques et institutions disparues ou sur lesquelles les Tacana ne sont pas très diserts : les grands rituels agraires, les très didactiques rituels d'initiation masculine et féminine (au déroulement quasi identique) ou encore les maisons rituelles situées en forêt c'est-à-dire le lieu de culte de la prêtrise... Ces dernières, beaucoup moins communes que les maisons des hommes en Amazonie, sont toutefois largement diffusées dans la région mais n'avaient jusque-là jamais fait l'objet d'une description ni d'une analyse, à l'exception d'anciennes chroniques demeurant très évasives.

Parmi les autres points forts du livre, signalons l'égale curiosité portée aux objets, aux pratiques et aux discours, permettant entre autres l'examen du symbolisme des formes et des couleurs des pierres chamaniques et plus généralement de toute la *paraphernalia* chamanique. Quelques objets étudiés n'étaient pas très communs à l'époque : l'orinologie (le rêve est ici moyen de prédiction) ou les pratiques " magico-amoureuses " par exemple. Concernant ce dernier thème, notons plus largement que les univers indigènes masculin et féminin, tant sur les plans symbolique que technique, sont aussi minutieusement explorés l'un que l'autre, preuve, si besoin était, que le terrain en couple s'avère fécond à cet égard. Davantage présenté sous son aspect institutionnel que par les prouesses du chamane, le chamanisme est lui aussi plutôt bien traité.

Cependant, sur ce dernier thème comme sur d'autres, également de prime importance, le souci de précision conduit parfois Hissink et Hahn à présenter des données plus ou moins contradictoires à propos desquelles de plus amples commentaires

auraient été nécessaires. Reste ainsi en suspens la question de la nature et de la forme des relations entre le chamane et les maîtres (*edutzi*) : s'agit-il d'une " possession chamanique ", comme on pourrait le conclure d'après plusieurs informations (pp. 221-222), ou d'une communication plus classique par incantations et rencontre dans le monde des *edutzi*, comme le laissent supposer d'autres données (pp. 197-198, p. 207) ? L'accès des femmes aux maisons rituelles demeure aussi flou : ces dernières leur sont-elles interdites (comme le sont les maisons des hommes ailleurs) ainsi que le rapporte une information (p. 221) ou leur est-il indispensable de s'y rendre pour plusieurs cérémonies, comme on peut le constater dans plusieurs passages (pp. 161-163, pp. 218-219) ?

Outre ces critiques pour ainsi dire de forme, aussi cruciaux soient les thèmes auxquels elles se rapportent, l'ouvrage appelle des critiques de fond. L'absence de traitement de l'organisation sociale — de la " vie sociale " tacana, seul le cycle de vie est étudié — est très préjudiciable à l'ensemble du livre. Bien que rejetant le choix d'une unique communauté comme unité d'observation ainsi que toute prétention à l'exhaustivité, illusion qui guette toute monographie, les auteurs ne parviennent pas à éviter tous les défauts propres à ce genre longtemps adopté dans les études amazonistes mais aujourd'hui décrié et largement abandonné.

On s'étonnera ainsi de l'absence de toute perspective diachronique, surtout en regard du sous-titre de l'ouvrage (3). Une note rappelant au moins le caractère colonial de cette " ethnie ", fruit du rassemblement de plusieurs groupes de même famille linguistique dans les missions franciscaines aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, n'aurait pas été superflue. Cet ajout aurait ainsi permis de constater que les noms de ces groupes à l'origine de l'ethnogénèse tacana servent aujourd'hui toujours à désigner des sous-groupes par ailleurs reportés sur les cartes des auteurs.

On regrettera aussi que la famille ethnolinguistique takana dans son ensemble ne soit pas choisie comme cadre de référence comparatif, alors que les recherches sur les sociétés amazoniennes avaient déjà commencé à embrasser de telles échelles au milieu des années 1980, moment de la publication de l'édition allemande de l'ouvrage. Ce regret est d'autant plus vif que Hissink et Hahn sont apparemment conscients de la fécondité d'une telle perspective : ne notent-ils pas par exemple que leur matériel sur la religion tacana complètent bien les données anciennes d'Armentia recueillies sur ce même thème chez les Araona (p. 175) ? Sur de nombreuses questions classiques comme le symbolisme du corps et du sexe, l'échange viande-sexe (rarement aussi explicite que dans l'ethnographie tacana (cf. p. 190) ou l'interdit des armes pesant sur les femmes, la comparaison avec d'autres travaux amazonistes aurait permis de faire ressortir les spécificités tacana en les contextualisant.

En dépit de nombreux renvois au premier volume, établissant notamment la base d'une possible réflexion sur les correspondances ou continuités mythes-rites, les interactions existantes entre éléments culturels tacana ne sont que trop timidement et trop rarement suggérées et ne sont jamais véritablement traitées. Nombre de faits ethnographiques restent ainsi " isolés " alors qu'ils auraient certainement mérité un

(3) Le lecteur devra en effet se contenter d'un renvoi au premier volume (n. p 23).

meilleur sort interprétatif et théorique. À titre d'exemple, il aurait été certainement utile de rapprocher l'épreuve des fourmis, étonnant " rituel d'initiation " des chiens destiné à en faire de vaillants compagnons de chasse, des encouragements aux piqûres de ces mêmes insectes formulés aux jeunes hommes et plus largement, du rituel d'initiation masculine, relativement fréquent en Amazonie, consistant à imposer une grille de fourmis sur une partie du corps. Pour hypothèse, peut-être aurait-il été également intéressant de mettre en parallèle l'architecture et la disposition des maisons rituelles avec la " géographie " cosmologique, les deux présentant à l'évidence des points communs. De plus, les sociétés amazoniennes ne sont généralement pas avares de symbolisme architectural.

C'est certainement dans la dernière partie que la rareté des analyses est la plus frustrante puisque le matériel recueilli permettait aux auteurs d'ouvrir de nombreuses pistes prometteuses. Le constat de " possibles relations avec des idées religieuses des habitants des hautes terres andines " (p. 15) paraît ainsi bien trop prudent et bien minimaliste alors que dans le domaine religieux plus qu'ailleurs, les données de Hissink et Hahn invitent inévitablement à conclure à la double influence amazonienne et andine de ce groupe situé à la charnière des basses et hautes terres sud-américaines. Force est de constater en effet que les Tacana exhibent leur identité piémontaise dans leur panthéon (pp. 175-180), lequel fait voisiner des entités amazoniennes classiques (maîtres des animaux, esprits arboricoles) avec des divinités d'origine incontestablement andine et portant d'ailleurs des noms quechua (*pachamama*, la terre mère et *Caquiahuaca*, la montagne haute et sacrée). Il en va de même dans le champ rituel, peut-on (ou doit-on) constater, puisqu'aux pratiques relatives aux fonctions thérapeutique, cynégétique ou psychopompe du chamane, se joignent le pèlerinage à cette montagne sacrée, la prêtrise ou encore la lecture divinatoire des feuilles de coca, pratiques quant à elles nettement moins familières aux spécialistes de l'Amazonie.

La pensée tacana n'a cependant pas organisé cette cohabitation sous la forme d'une dichotomie mais bel et bien d'un syncrétisme visible notamment au sein du panthéon dans l'extension remarquablement originale de la notion de maître — il existe des *edutzi* de différents animaux sylvestres, de plantes cultivées mais aussi de tous les phénomènes météorologiques, de tous les moments du cycle agricole, de la guerre, du filage, des maisons, de la musique ou encore du tissu de l'autel ! — et surtout dans la hiérarchisation de ces maîtres placés sous la tutelle de *Caquiahuaca*, simultanément centre du monde, *edutzi*, maître des *edutzi* et Dieu créateur (p.15, 176-177). À l'évidence élément clé pour comprendre ce syncrétisme, la hiérarchisation est omniprésente sur le plan religieux et s'affiche tout autant dans les représentations matérielles des maîtres et dans l'institution chamanique que dans la cosmologie. Pour faire bref, les maîtres sont en effet représentés soit par des pierres chamaniques, soit par ces mêmes pierres et par des figures anthropomorphes de bois, en fonction de leur importance au sein du panthéon, cette dernière transparaissant également de leur emplacement aux côtés de la représentation de la figure centrale *Caquiahuaca*, sur l'autel des maisons rituelles. À l'instar de nombreuses sociétés amazoniennes, les Tacana distinguent plusieurs types de chamanes, spécialistes de pratiques et de savoirs particuliers mais fait plus rare, ils hiérarchisent également leurs fonctions. À côté (on serait tenter de dire au-dessus) des

thérapeutes et des chamanes-sorciers, figurent ainsi les prêtres (parfois appelées *yanacona*, terme là encore quechua) davantage tournés vers la gestion du climat et l'organisation des grands rituels agraires ou en d'autres termes vers le contrôle des " moyens mystiques de reproduction " pour reprendre l'expression de Santos Granero (1986). De même, les assistantes (*quina*) du prêtre lors des rituels, en charge de la culture des plantes à usage cérémoniel, sont subordonnées à une *quina* principale et surtout à ce premier. Aussi, les niveaux cosmologiques (céleste, terrestre et aquatique) sont-ils sous la responsabilité de maîtres des maîtres des animaux.

Enfin, notons que si la distinction entre fêtes tacana traditionnelles et chrétiennes établie par les auteurs pourrait sembler manichéenne et rapide, elle ne l'est pas. Les Tacana semblent effectivement les distinguer, réservant les pratiques chamaniques à l'intimité des forêts, loin des villages, comme le confirment des travaux plus récents (Wentzel, 1987). En somme, syncrétisme pour l'influence andine, dichotomie pour l'influence chrétienne ? L'idée mériterait sûrement attention.

Au final, un livre dont la très riche ethnographie demande à être travaillée mais qui faute de se fixer une problématique, ne parvient pas à être autre chose qu'une monographie dite à tiroirs. Bien davantage que dans les parcimonieuses interprétations proposées, son intérêt réside donc dans la minutieuse ethnographie et dans la grande originalité de ses matériaux. Notons cependant que plusieurs traits culturels tacana (takana ?) ne sont pas sans rappeler des pratiques (prêtrise, dissociation des fonctions de chamane et de sorcier...) d'autres groupes piémontais, les Arawak subandins surtout. Espérons pour finir que la traduction de cet ouvrage sera suivie de celle du premier volume (4) et que ces publications permettront enfin avec les travaux universitaires récents ou en cours d'engager la comparaison attendue au sein des études takana. Ce faisant, enfin désenclavée, la " takanalogie " se verrait restituer la place qui lui revient au sein des débats amazonistes en général et piémontais en particulier.

Références citées

MOLINIÉ, A., 2001– Les études américanistes. Andes. In: *Ethnologie. Concepts et aires culturelles* (sous la dir. de Martine Ségalen): Paris: Armand Colin, Paris.

SANTOS GRANERO, F., 1986– Power, Ideology and the Ritual of Reproduction in Lowland South America. *Man*, n.s. , 21: 657-679.

WENTZEL, S., 1987 – Los Tacana de hoy: nativos invisibles. In: *Reunión Anual de Emología*: 463-468; La Paz: Museo de Etnografía y Folklore.

Michaël BROHAN

(4) Les non germanophones trouveront néanmoins une traduction d'une partie des 400 mythes tacana recueillis par Hissink et Hahn et une lecture structurale de cette riche mythologie dans Jacqueline Duvernay-Bolens, *La mythologie des Indiens Tacana : analyse de certains thèmes* thèse de 3^{ème} cycle, Paris, E.P.H.E, 418 p.

Véronique DUPOND, Françoise DUREAU, Thierry LULLE, Eva LELIEVRE, Jean-Pierre LEVI, (coords). *Metrópolis en Movimiento. Una comparación internacional*. Alfaomega-IRD-CIDS, Bogotá, 2002, 552p.

En la historia de la urbanización, la segunda mitad del siglo XX se caracteriza por la emergencia de las grandes aglomeraciones al interior de las cuales se desarrollan nuevas dinámicas. Es preciso reconocer la diversidad de las formas y de las temporalidades metropolitanas: la mundialización de la economía no significa necesariamente la uniformización del mundo. Con el fin de comprender las dinámicas contemporáneas, los autores proponen en esta obra un enfoque particular: las movilidades espaciales y su papel en las recomposiciones de los territorios metropolitanos. En dicho enfoque se considera a los habitantes como actores integrales de las dinámicas urbanas.

La movilidad espacial, como hecho geográfico indiscutible, es fundador de las organizaciones metropolitanas contemporáneas; constituye la clave de una lectura privilegiada para proceder al ejercicio realizado que consistió en la comparación internacional sobre diecinueve metrópolis en distintos continentes.

Esta obra colectiva es el resultado de un encuentro que se llevó a cabo en París del 2 al 4 de diciembre de 1998 en la sede del IRD (Instituto de Investigaciones para el Desarrollo), a lo que se le añade la colaboración de otras instituciones (Red Socio Economía del Habitat- PUCA, CNRS e IUED).

El taller reunió a unas sesenta personas: investigadores con estudios sobre las grandes metrópolis del sur y del norte y profesionales con experiencia en la planeación de varias ciudades bajo la dirección de Véronique Dupont, Françoise Dureau, Eva Liebre, Jean Pierre Levy y Thierry Lulle.

La conjugación de tres componentes fundamentales tratados en dicho coloquio como lo son las movilidades, la metropolización y la confrontación norte/sur, lleva a indagar en una guía de comparación de dos entradas: las lógicas de los actores — habitantes y actores institucionales— y las consecuencias espaciales de las interacciones entre estrategias residenciales y políticas. Esta doble entrada estructura los cuatro temas para organizar una guía de lectura del corpus de metrópolis.

Las lógicas de los actores se abordaron a través de dos temas (caps. 1 y 2): en un primer ítem, las estrategias residenciales y prácticas de movilidad, mientras que el segundo se basó en las políticas urbanas y los actores no institucionales. Las consecuencias espaciales (caps. 3 y 4) de las interacciones entre los habitantes y políticas son abordadas mediante la expansión espacial, la redistribución de las densidades complementado con el tema de la segregación residencial y la especialización funcional del espacio metropolitano.

Se analizan 19 metrópolis (dos de Europa, cuatro de Asia, una de América del Norte, seis de sur América y seis de África). Ciertamente el universo de comparación no cubre la totalidad de las metrópolis mundiales: la ausencia, en el corpus comparativo de ciudades como Nueva York, Ciudad de México, Moscú, Londres o Tokio deja un vacío. Cabe resaltar mejor aún el aporte de las investigaciones interesadas por una

lectura de las dinámicas metropolitanas a través de las prácticas metropolitanas, que buscar presentar todas las situaciones existentes en el planeta.

Los conocimientos acumulados en el campo de la movilidad espacial permiten encarar una verdadera comparación de las relaciones entre varios niveles de intervención dentro del mundo urbano. Por un lado, es posible llevar a cabo una comparación de las relaciones entre las lógicas ciudadinas y las lógicas políticas en diferentes contextos. Por el otro lado esto permite examinar el funcionamiento de las políticas de ofertas de servicios, de vivienda y los intentos de regulación de las prácticas de los habitantes a través de su impacto en las practicas efectivamente analizadas.

La originalidad del trabajo reside en la movilización de investigadores con posturas teóricas y metodológicas muy diversas, alrededor de una guía de análisis común, a veces muy distante de su propio enfoque. Hay que sentirse complacido por haber realizado este difícil ejercicio. La guía propuesta implicaba un doble esfuerzo: analizar la interacción entre práctica y política a través del proceso de movilidad, y leer una metrópoli a partir de esta interacción. Esta forma de trabajar era poco usual para muchos investigadores organizados en equipos pluridisciplinarios. Se observa una mejor preparación para desarrollar todas las dimensiones propuestas: lo anterior explica por qué solo las ciudades de Bogotá, París y Delhi son tratadas en las cuatro partes del libro.

La obra permite al lector contextualizar el análisis y precisar su comprobabilidad: en el anexo se presentan fichas descriptivas de las 19 metrópolis, organizadas según una guía de presentación común.

Ricardo RAMÍREZ SUÁREZ

Chikako YAMAWAKI. *Estrategias de vida de los inmigrantes asiáticos en el Perú*. IEP/JCAS, Lima, 2003, 165p.

Antes de comentar el libro de Chikako Yamawaki *Estrategias de vida de los inmigrantes asiáticos en el Perú* (IEP/JCAS, 2003) es necesario, por razones que serán evidentes luego, situar el tema analizado dentro de su contexto histórico nacional e internacional. El interés por la historia de los inmigrantes asiáticos en el Perú surge después de la Segunda Guerra mundial, al mismo tiempo que se desarrolla una reflexión sobre las condiciones de explotación de los trabajadores en las grandes haciendas de la Sierra y de la Costa (1). Simultáneamente, en Cuba, país en donde la inmigración china tuvo características similares, también se desarrollan investigaciones sobre los “hombres sin historia” destacándose su importancia económica. De manera muy natural se efectuó la transición del estudio de los trabajadores esclavos africanos al estudio de la condición del trabajador chino en las grandes explotaciones agrícolas de la Isla. Los pioneros

(1) Precusores de esta corriente intelectual fueron los trabajos de Dora Mayer (1924) que trataba de revalorizar la imagen del culie vinculándolo con la sofisticada y milenaria cultura china. Para un estudio sobre la historiografía en torno a la inmigración china en el Perú, véase Lausent, 1995.

fueron en Cuba, Juan Pérez de la Riva (2000) y en el Perú, Emilio Choy (1955); seguido por Pablo Macera (1974) bastante inspirado por los trabajos del investigador cubano. Posteriormente, Humberto Rodríguez (1979; 1989) prolongó durante dos décadas esta aproximación.

La atención sobre los inmigrantes japoneses como objeto de investigaciones sociales en el Perú se manifestó mucho más tarde. Cuando Morimoto publicó en 1979 los resultados de su investigación sobre la inmigración japonesa en el Perú, retomó, de cierta manera, la misma trama sobre la cual se había estudiado la inmigración china en el Perú y puede decirse que siguió, en este sentido las líneas trazadas por el importante libro de Watt Stewart (1976).

Los estudios acerca de los chinos del Perú se multiplicaron y se diversificaron en cuanto a las temáticas, mientras que los que se publicaron después de Morimoto y Fukumoto (1997) sobre los japoneses se estancaron (2). Publicado en 1991, *Pasado y Presente de la Comunidad japonesa en el Perú* (Lausent-Herrera) ponía a la luz los entretelones de la inmigración y las presiones ejercidas por las dos partes, Perú y Japón. Se proseguía con un análisis de la reanudación de las relaciones bilaterales y del renacimiento de la comunidad japonesa sobre bases e interacciones con el Japón que parecían haber sufrido muy pocas modificaciones a pesar de las tensiones generadas por el episodio de la guerra. Esta aproximación y más que todo el trabajo hecho a partir de la documentación reservada japonesa-peruana del archivo del Ministerio de Relaciones Exteriores añadió nuevos elementos para el entendimiento de las tentativas de instrumentalización de la inmigración en las negociaciones diplomáticas entre ambos gobiernos. Esta aproximación no correspondió a la interpretación que tenían los estudiosos de origen japonés de su propia comunidad.

Avanzar en el tema de la inmigración asiática, hubiera supuesto por parte de los investigadores, tener la voluntad de ir más allá de una descripción y reflexión sobre las condiciones laborales y abordar otros aspectos de la vida social y política de los inmigrantes.

En su libro *Estrategias de vida de los inmigrantes asiáticos en el Perú*, Chikako Yamawaki tiene en parte esta pretensión. En su introducción, se propone “analizar la sociedad peruana como el espacio en donde se desarrolla un proceso de mestizaje cultural” haciendo resaltar la relación entre chinos y japoneses así como la connotación de los términos, “chino, chinos” tan usados en el hablar peruano. Después de un esbozo de la historia de la inmigración china y japonesa, la autora pinta brevemente en su

(2) Amelia Morimoto y la finada Mary Fukumoto, han producido ellas solas casi todos los trabajos sobre los nikkei en el Perú. Es interesante de ver cómo la misma comunidad a través de la Asociación Peruano Japonesa se ha dado los medios para producir y editar bajo la forma de libros, álbums conmemorativos, folletos informativos, para dotarse de un museo de la inmigración y una página web, a través de los cuales buscan apropiarse de su propia historia. Sus actividades son la prueba de su vitalidad y de la importancia de esta apropiación de su pasado con el fin de reforzar su identidad. Fuera de esta órbita, existe un pequeño grupo de estudiosos Nikkei peruanos quienes, asociados a varios Nikkei oriundos de diferentes países de las Américas, promueven nuevos temas de investigación. Sus proyectos (22 en total por lo pronto), giran en torno de la identidad Nikkei, de la situación de los dekasegui o de la mujer nikkei. Se notará que sólo cuatro de ellos abordan temas históricos de los cuales retomaremos “las relaciones México, Japón, Estados Unidos en los años 1930,” trabajado por Shigeru Sugiyama.

primera parte (33-62) la sociedad peruana en los treinta primeros años del siglo XX, haciendo resaltar la importancia de las asociaciones de carácter social que la conforman. Se menciona en esta ocasión la capacidad de la comunidad japonesa en organizarse y adaptarse a la modernidad. En las quince páginas siguientes que constituyen su segunda parte, la autora pone énfasis sobre el tema de la famosa comida china-peruana y de su éxito tanto en la sociedad nacional como en la misma colonia japonesa. La tercera parte (89-106) intenta una reflexión sobre “quien es el chino de la esquina”, este comerciante muy popular en la sociedad peruana. También se evoca una vez más lo que, según la autora, se tiene que entender con el término “chino”. En fin, se alude en pocas palabras, al sentimiento anti asiático que se desarrolló en el Perú durante la primera mitad del siglo XX. La última parte (113-134) es una presentación aproximada de las dos comunidades y de las “relaciones interétnicas” mantenidas por los japoneses y chinos radicados en el Perú durante el largo periodo del expansionismo japonés; prolonga su observación hasta los años post-guerra. Un breve epílogo trata de relacionar entre ellos los temas mencionados sin que aparezcan las famosas “estrategias de vida” anunciadas en el título.

El libro de Yamawaki trata de ir más allá de esta descripción pero no lo logra por no profundizar su reflexión. Su lectura provoca un gran malestar. Las razones son múltiples y es difícil clasificarlas por orden de prioridad. Antes de detenernos en los detalles del texto es necesario subrayar su gran desconocimiento de la historia peruana y constatar unas omisiones muy graves y reveladoras en cuanto a la historia sino-japonesa. Como detallaremos enseguida, el texto es muy a menudo confuso y lleno de contradicciones, siendo muchas de sus afirmaciones tajantes. El lector advertido lamentará igualmente que el contenido no corresponde con lo anunciado por la autora dejándole así frustrado. No existe relación entre el título y el texto, como tampoco la hay entre lo que se presume es el objeto principal de su trabajo —es decir las relaciones entre las dos comunidades, china y japonesa así como sus estrategias de “vida y de integración”— y la reflexión poco articulada y superficial sobre el tema. Pero, a pesar de sus ambigüedades, hay que reconocerle el mérito de haber iniciado un trabajo comparativo poniendo en relación las dos comunidades. En suma, las fuentes primarias empleadas son escasas y más que todo resalta el mal manejo de los hechos históricos, en general, que no solamente dificulta la lectura sino que también irrita por su falta de dominio en el tema.

El énfasis de Chikako Yamawaki en los aspectos sociológicos va en detrimento de la necesaria perspectiva histórica que hubiera debido impregnar sus análisis. La autora ha adoptado una posición por lo menos ambigua, lúcida y complaciente a la vez, acerca del periodo expansionista japonés y del papel de la inmigración japonesa durante este periodo. Una muestra de su lucidez es que en varias oportunidades se muestra crítica hacia los principios de superioridad desarrollados por los militaristas japoneses (22, 86). Igualmente, ella admite implícitamente el carácter dirigido de las migraciones japonesas siendo ellas “*una herramienta para el desarrollo del Imperio*” (18-19).

Sin embargo, en la misma página la autora añade :

“... cuando Japón era el Gran Imperio Japonés (con mayúsculas *sic*), los funcionarios del Estado eran quienes realizaban las principales investigaciones sobre estas personas y el espacio que buscaban para vivir en el mundo, ya sea Norteamérica,

Sudamérica, Taiwan, China Continental, la península coreana o las islas del Pacífico Sur” (p. 18).

Este pasaje merece varios comentarios. En primer lugar, no es correcto asignar el mismo estatuto a los países de destino de la “emigración” japonesa pues no en todos los casos se trataba de una emigración, sino que en varios de ellos se trata simple y llanamente de invasiones, de desplazamiento de tropas y colonos soldados dentro del contexto de la ocupación militar. En segundo lugar, “las investigaciones” y prospecciones de los “espacios en el mundo para vivir” por parte de los “funcionarios” (léase mandos político-militares) no era otra cosa que la planificación de la expansión del Imperio japonés a través de la invasión y la ocupación colonial. En definitiva, de ninguna manera se puede agrupar a la inmigración japonesa hacia Norteamérica y Sudamérica con los desplazamientos de tropas y colonos soldados hacia Corea (1873) o Taiwan (1874), aun cuando también existió una voluntad de dirigir los flujos migratorios civiles hacia otros destinos.

Para asegurar su desarrollo económico y resolver problemas internos, el Japón de Meiji sostendrá en los 20 años siguientes una penetración regular en el continente asiático. Deseoso de tomar el control de la Manchuria, Japón se enfrentó al Imperio ruso en 1894. Su victoria el año siguiente sorprendió y preocupó a las potencias occidentales. El tratado de Shimonoseki (1895) entrega Taiwan al Japón mientras que los colonos-soldados nipones se instalan en la península de Liaodong. A partir de este año los japoneses se convencieron que su expansionismo territorial y la inmigración aliviarían la presión demográfica del archipiélago y les proporcionarían las materias primas y alimentos que tanto necesitaban para su despegue económico. El imperio chino, arcaico y decadente, no supo entender ni afrontar las ambiciones japonesas.

El nacimiento del Guomindang y el advenimiento de la República China (1911) permitió la canalización y la expresión de un nuevo nacionalismo chino. Si el nacionalismo japonés era agresivo, ofensivo —en 1913, sus tropas ocupan Nankin y Hankou, Manchuria, Mongolia y el Fujian— el de los chinos se formó en parte en base a la voluntad de salvaguardar la integridad territorial, de resistir a los perpetuos ataques, al despojo territorial. Pero las divisiones políticas entre los chinos del norte y los del sur, entre los miembros del Guomindang y los del Partido comunista impidieron, hasta muy tarde en 1937, el nacimiento de un frente unido en contra de las repetidas ocupaciones japonesas. El año de 1937 fue uno de los peores. Durante el verano los japoneses tomaron Pekin y la estratégica Tianjin (Tientsin). La reacción y la movilización china por fin se realiza sobre todo el continente y en ultramar, como también lo relatan en el Perú los periódicos chinos y la *Revista Oriental*.

En su capítulo “La guerra en la patria ancestral y el nacionalismo a distancia”, la autora empieza con esta aseveración:

“En 1937, cuando el gobierno del Kuomintang desplegó todas sus fuerzas contra el Japón...” (p.121)

Una vez más aquí surgen dudas acerca de la visión histórica de la autora. El despliegue de las fuerzas del Guomindang no fue sino la respuesta frente a la agresión japonesa ¿Por qué no decir claramente que ese año las tropas japonesas se apoderaron

de Pekín, Tianjín, Koglan y marcharon hacia Hangzhou y Nankín, amenazando también Shanghai? Esta ofensiva japonesa y la que siguió fueron condenadas por la Sociedad de las Naciones. Lo peor ocurrió en diciembre de 1937 con el bombardeo de Nankín durante diez días, la toma de la capital y la masacre que siguió que tuvo como macabro saldo más de 100 000 muertos⁽³⁾. El lector peruano que poco conoce la historia de los dos países leyendo las primeras líneas de este capítulo creará que el agresor fue China. ¿Por qué esta garrafal omisión en este año tan crucial?

Esta misma visión que busca edulcorar la historia la encontramos también cuando se trata de la comunidad china y de su historia en el territorio peruano, cuando la autora afirma:

“Los hacendados fueron quienes apoyaron la llegada de estos inmigrantes” (p. 33).

En realidad, como lo saben todos los que conocen un mínimo de historia republicana peruana, los hacendados fueron los que organizaron la trata de culis chinos luego de la supresión de la esclavitud, lo que no es lo mismo que “apoyar” la llegada de inmigrantes. No es fruto del azar que la trata de culis fuera iniciada por el hacendado y político Domingo Elías, pues en esa época el poder terrateniente era el sustento del poder político. Basta leer los clásicos y, en particular, la obra *Los chineros en la historia peruana* (1952) de Luis Alberto Sánchez. El término genérico de “inmigrante” es un eufemismo que oculta además la verdadera naturaleza de dichos “inmigrantes”, a quienes en realidad se solía calificar de colonos o culis.

Las condiciones infrahumanas a las que fueron sometidos los culis en las haciendas de la costa han sido ampliamente documentadas por los trabajos de Stewart y los de Rodríguez. La naturaleza jurídica de los inicuos contratos ha sido estudiada por de Trazegnies. Por su parte los trabajos de González (1985) y Méndez (1987) (respecto a los culis en las islas guaneras), por no citar sino los más importantes (no citados en la bibliografía), son muy útiles no sólo para entender lo que fue la época de los culis en el Perú pero sobre todo para entender la organización del trabajo que ella supuso. De la misma manera, la autora escribe:

“Los hacendados guardaban un respeto mínimo por las costumbres de este pueblo, como el hecho que permitiesen la venta del opio” (p.73).

La pretendida magnanimidad de los hacendados que habrían guardado respeto por las costumbres de sus engrilletados trabajadores sólo traducía una estrategia como parte del mecanismo de extracción de un máximo de beneficio con un mínimo de costo y al mismo tiempo reforzaba las asimetrías; de ningún modo constituye un favor que se le haya hecho a los culis. Así lo entendieron los hacendados desde el momento mismo que organizaron la trata. Desde un inicio, el comercio del opio ya estaba estrechamente

(3) Los documentos fílmicos japoneses muestran que muchos de ellos fueron ejecutados. A pesar del despliegue del Guomindang —sin olvidar la resistencia comunista— contra el Japón, la ciudad de Cantón fue ocupada en 1938 así como Hainan y todas las islas de la Mar de China. A pesar de la abrumadora cantidad de fuentes documentales y de los testimonios de sus propios oficiales, todavía existe hoy en día, dentro de la corriente revisionista, japoneses que no reconocen la masacre de Nankín.

vinculado con el del culi. Los hacendados sacaron de inmediato doble provecho del uso del opio; primero porque, a pesar de los inconvenientes de la adicción, permitía largas jornadas de trabajo y, segundo, porque ellos lograron obtener el cuasi monopolio de su comercialización (a pesar de que su consumo, mas no su importación, había sido prohibido). La prueba es que a partir de 1874 (año en que se pone fin a la trata) los chinos, a través de uno de sus comerciantes, protestan y reclaman poder distribuir el opio en las haciendas a sus compatriotas. Los conflictos sobre este tema van creciendo y luego estallan en 1887, a causa del embargo puesto sobre el opio vendido en Supe por la Wing Chong, sucursal de la gran casa limeña Wing On Chong. Diez años más tarde, el gobierno decide tomar el control de su distribución (después de haberla prohibido) promulgando la ley del estanco del opio (4).

De la misma manera, en el texto se atribuye a los culies un grado de libertad que no tuvieron cuando se afirma que:

“pero hubo también quienes se emplearon en la instalación de las líneas férreas, en la extracción del guano” (p. 33).

Si bien es cierto que, en el caso de los trabajos del ferrocarril central no se ha estudiado la naturaleza del vínculo laboral (tipo de contrato y condiciones de trabajo) que ligaba a los chinos con la empresa contratista, en el caso del trabajo en las islas guaneras existe la certidumbre que los chinos desconocían su destino. En efecto, los chinos que fueron conducidos a las islas guaneras no lo escogieron por libre albedrío, como tampoco ofrecieron su fuerza de trabajo con el fin de “emplearse” en dichas labores.

Un conjunto de errores menores dispersos a lo largo del texto se tornan, al acumularse, en tantas muestras de un insuficiente conocimiento de los temas abordados. Sería demasiado engorroso señalarlos todos de modo que sólo comentaremos lo siguiente: el término “*amenaza amarilla*” o “*peligro amarillo*” (p.106) no ha sido principalmente inspirado por la presencia de los chinos en Estados Unidos y en otras partes del mundo. Esta locución nace en 1895 después de la victoria japonesa sobre el imperio ruso (Guerra de 1894-1895). Los observadores ingleses y franceses así como los americanos que estaban estacionados en el Mar de China, quedaron muy impresionados por la habilidad y la fuerza de las tropas japonesas así como por los logros diplomáticos obtenidos durante el Acuerdo de Shimonoseki. Este mismo año la Dieta japonesa vota a favor de la aplicación de un programa decenal de armamento mientras se desarrolló un nacionalismo militarista y se fueron sentando las bases de una economía de guerra. Estados Unidos, que acababa de anexar la isla de Hawai, sintió la amenaza. Por otro lado y aquí acabarán los comentarios sobre aspectos menores (5), es cierto que la presencia

(4) Existe un extenso documento sobre este tema en la Biblioteca Nacional cuya consulta no permite sostener que el comercio de opio por parte de los hacendados reflejaba un “respeto mínimo por las costumbres del pueblo chino”. Lamentablemente, el trabajo que comentamos no hace uso de fuentes primarias peruanas.

(5) Así, no se puede decir que “Para los Chinos, el Año Nuevo significa ruido de petardos” (p. 74), tampoco se puede afirmar que “comprarle al ‘chino’ implicaba naturalmente tener que pagarle” (p. 103) cuando ha sido todo lo contrario. Por último, otro detalle, no se escribe Chin (p. 114), tampoco Shin (p. 116) sino Qing. Qing fue la última dinastía de China con la que acabaron los chinos nacionalistas y luego, en el exilio, los japoneses.

de más de casi 80 000 chinos en California fue igualmente resentida como una amenaza, pero de otra naturaleza. Los americanos “resolvieron” esta última emitiendo la infame *Exclusion Act* de 1881.

Hace mucha falta, como ya hicimos notar, una reflexión que debería haberse apoyado sobre un buen conocimiento de la historia. Esta ausencia empobrece mucho el contenido de las Partes I y II. Mucho se podía esperar de la Parte I que toca a las formas asociativas y se logra muy poco. El texto se extiende sobre la multiplicación de las sociedades y asociaciones sin que pueda ver adonde conduce esta descripción y qué relaciones hay entre todas ellas. Cuando por fin se llega al caso de las organizaciones japonesas como organizaciones populares étnicas (p. 61-62), el lector se queda con muchas preguntas sin respuesta: ¿cómo se formaron? ¿cuál fue su funcionamiento interno? ¿a qué modernidad se refiere? ¿qué papel tuvieron las mujeres en comparación con el de las peruanas de la misma época o simplemente con el de las mujeres chinas? Los obreros, a los cuales siempre se aluden pero que nunca tienen un papel protagónico, ¿quiénes son, dónde trabajan? ¿qué quiere decir con “promover la niponización de los estratos obreros”? ¿cómo los denominados obreros se situaban políticamente? ¿qué actividades tenían? No se hace referencia al papel de los obreros chinos anarco-sindicalistas de los años 1920 a 1930. ¿Cómo se comportaron los japoneses? ¿en qué medida estas organizaciones son realmente los órganos más apropiados para la inserción de los inmigrantes? ¿dónde estaban localizados los cafés japoneses frecuentados por los obreros industriales? ¿en qué industrias se trabajaba, en ese entonces, bajo el régimen del doble turno? ¿no es azaroso afirmar, sin aportar ningún elemento tendiente a respaldar tal afirmación, que las organizaciones japonesas sirvieron de modelo para las sociedades obreras peruanas (p. 58-95-96)? Si se hubiese logrado comprobar tales datos hubiera sido un avance interesante, el trabajo que comentamos hubiera podido referirse a textos ya publicados como *La cuestión del pan* de Luis Tejada y *Chinese Migrant networks and Cultural Change, Peru, Chicago, Hawaii 1900-1936* de Adam McKeon (2001).

En la Parte III domina el tema de la comunidad china pero muchas veces la aproximación es confusa y los argumentos avanzados se resienten, en esta parte del libro así como en la última, por la falta de referencias al contexto histórico. No se puede hablar de las manifestaciones anti-asiáticas sin hacer mención al régimen de Leguía, a su caída y con ella a la multiplicación de las manifestaciones racistas.

Relacionar las dos comunidades asiáticas del Perú es un buen tema de investigación, muy poco abordado hasta ahora. Este trabajo no logra sus metas, tanto por razones académicas (un plan fragmentado que no desarrolla una idea fuerza, en el que falta una problemática), como por deficiencias de conocimientos históricos. Se afirma que se utilizaron “materiales históricos que han dejado los chinos” (p. 24). Otro resultado difícil de creer pues no sólo no se cita en la bibliografía ningún documento de archivo sino que tampoco han sido incorporados en el texto. Lo único que se menciona como fuentes son algunas publicaciones. No se consultó el *Manshinpo*, no se encontró *La voz de la Colonia*, preciosamente guardado en la Biblioteca Nacional, y se desperdió la oportunidad de haber trabajado los volúmenes de la *Revista Oriental* fundada por Alfredo Chang en 1931 (en respuesta a la agresión japonesa a la China). Estas carencias han empobrecido mucho el trabajo presentado.

A pesar de estas debilidades en el manejo de las fuentes documentales y la ausencia de un verdadero trabajo de archivo y de fuentes primarias, la autora deja entender (nota 3, página 23) que existirían “buenas” y “malas” fuentes históricas cuando se trata de estudiar la historia de la inmigración japonesa en el Perú así como a su proceso de integración. No existen en historia, como en otras disciplinas sociales, “buenas y malas fuentes documentales”, todas las fuentes pueden ser consideradas y analizadas, por cierto críticamente, por los investigadores. No es riguroso ignorar archivos u otras fuentes cuando éstas no respaldan las hipótesis de partida o no satisfacen la autoestima de una parte de una comunidad. Las fuentes sesgadas pueden, si son debidamente analizadas, aportar elementos valiosos para el examen de un episodio histórico.

Al libro de Yamawaki le falta mucha madurez, está compuesto por un conjunto de contradicciones que sin duda reflejan una dificultad para tener una visión clara tanto del objeto de su investigación como de su propia ubicación frente a su tema. Privilegia una visión japonesa y muestra una falta de conocimiento de lo que fue la vida de los chinos en el Perú. Le ha faltado consultar y analizar los mismos archivos que tanto critica.

Referencias citadas

- CHOY, E., 1955 – *La esclavitud de los Chinos en el Perú*; Lima: Tarea.
- FUKUMOTO, M., 1997 – *Hacia un nuevo sol: japoneses y sus descendientes, Historia, cultura e identidad*, 602p.; Lima: Asociación japonesa del Perú.
- GONZÁLES, M., 1985 – *Agriculture and Social Control in Northern Peru, 1875-1933*; Austin.
- LAUSENT, I., 1995 – Les Chinois du Pérou: Publications et recherches péruviennes (1974-1994). *Revue Bibliographique de Sinologie*, Vol. XIII.
- MACERA, P., 1974 – *Las plantaciones azucareras en el Perú*. Trabajos de Historia, Tomo IV; Lima: Instituto Nacional de Cultura.
- MAYER, D., 1924 – *La China silenciosa y elocuente*; Edición Renovación.
- MENDEZ, C., 1987 – La otra historia del guano, Perú, 1840-1879. *Revista Andina*, Año 5 Nº 1: 7-46.
- MORIMOTO, A., 1979 – *Los Inmigrantes Japoneses en el Perú*, 103p.; UNA-TEA.
- PÉREZ DE LA RIVA, J., 2000 – *Los culies chinos en Cuba*; La Habana: Editorial de Ciencias Sociales.
- RODRÍGUEZ, H., 1979 – *La rebelión de los rostros pintados*, 145p.; CIEA-Instituto de Estudios Andinos.
- RODRÍGUEZ, H., 1989 – *Los hijos del Celeste Imperio en el Perú, 1850-1990: migración, agricultura mentalidad y explotación*, 315p.; Lima: Instituto de Apoyo Agrario.
- STEWART, W. & SÁNCHEZ, L. A., 1976 – *La servidumbre China en el Perú: una historia de los culies chinos en el Perú, 1849-1874*, 182p.; Lima: Mosca Azul.

Isabelle LAUSENT-HERRERA